

FABLE D'AMOUR

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

LA PETITE LUMIÈRE
traduit par Laurent Lombard, Verdier, 2014

LES INCENDIÉS, à paraître

Antonio Moresco

Fable d'amour

ROMAN

Traduit de l'italien par
LAURENT LOMBARD

Collection « Terra d'altri »
VERDIER

COLLECTION DIRIGÉE PAR MARTIN RUEFF

Verdier

www.editions-verdier.fr

Ouvrage édité avec l'aide de la Région Languedoc-Roussillon



© Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milan, 2014
© Éditions Verdier, pour la traduction française, 2015
ISBN : 978-2-86432-824-7
ISSN : 0989-4160

IL ÉTAIT UNE FOIS un vieil homme qui s'était éperdument pris d'amour pour une fille merveilleuse.

Ce n'était pas simplement un vieil homme, c'était aussi un clochard, un de ceux qui dorment dans la rue sur des cartons, un homme perdu, un déchet humain.

Personne ne savait qui il était, pas même les autres clochards, parce qu'il restait toujours tout seul, et ne parlait jamais avec personne.

Il mangeait ce qu'il trouvait dans les corbeilles publiques et les conteneurs à déchets : du pain rassis, des restes de pâtes froides encore dans leur barquette d'aluminium, des croûtes de pizza avec des marques de dents, des fruits gâtés, éliminés et jetés, ça et là, sur le bitume, qu'il allait ramasser autour des étals des marchés de quartier avant le passage des balayeurs.

Le vieil homme ne mendiait pas, il n'allait pas faire la queue dans les réfectoires pour avoir un plat chaud, il n'acceptait pas la nourriture que distribuaient durant les nuits les plus froides ces jeunes en blouson réfléchissant qui maraudent dans leur fourgon, il n'allait jamais dans les dortoirs pour clochards, pas même pendant les semaines les plus glaciales de l'hiver, il ne se réfugiait pas dans les sas des distributeurs de banque ouverts toute la nuit, il n'allait pas se coucher sur les grilles ou sur les bouches d'aération qu'il y a au-dessus des tunnels du métro, d'où s'élève cette vapeur chaude et puante, comme le faisaient les autres clochards et les pigeons bouffis et engourdis pour ne pas mourir de froid.

Il restait dans un endroit qui n'intéressait personne et que personne ne lui disputait, un petit renforcement où, quand il

pleuvait, l'eau lui tombait sur le visage, et quand il neigeait, il était recouvert d'un voile blanc.

Au début, il allait se soulager derrière une haie, sur une plate-bande tout à côté. Et puis, quand la haie fut coupée et l'espace désinfecté, au coin d'un mur. Pour ses autres besoins, il utilisait une feuille de journal qu'il jetait ensuite dans la corbeille la plus proche. Si le besoin était pressant, qu'il y avait du monde autour et qu'il ne pouvait pas s'accroupir, il avait imaginé ce système : il baissait un peu de ce qu'il lui restait de pantalon, il y glissait par-derrière une double feuille de journal, roulée en cornet dans une main, il déféquait et allait en jeter le contenu chaud et fumant dans la corbeille.

Personne ne savait d'où il venait. Parmi les autres clochards, certains disaient que, il y a fort longtemps, ce devait être quelqu'un d'important. L'un disait un général qui avait fait de nombreuses guerres un peu partout dans le monde, un autre un armateur ou bien le patron d'une compagnie d'aviation, un autre le propriétaire des appartements et des immeubles de la moitié de la ville, un autre un inventeur, un autre un grand scientifique, un autre un grand écrivain, un autre un champion automobile, un autre encore qu'il avait été à la tête d'industries ou bien de banques et d'empires financiers et qu'il avait possédé d'énormes richesses, mais que par la suite, pour une raison quelconque, il avait tout quitté pour la rue. Mais personne ne savait comment ces bruits avaient couru. S'ils demandaient aux uns ou aux autres qui en avait entendu parler le premier, aucun ne savait répondre, ni ne s'en souvenait.

Lui non plus ne savait pas qui il avait été. Il se souvenait juste que tout l'avait déçu, qu'il avait abandonné sa maison, sa vie, et qu'il s'était mis à dormir dans la rue, en plein froid, dans le monde vide.

C'était un vieil homme grand, maigre, avec de longs cheveux blancs et une barbe de la même couleur, plus sombre, çà et là, près de la racine, le front creusé de rides, le nez cassé.

Il portait des godillots percés, sans chaussettes, d'où sortaient ses doigts de pied, un pantalon déchiré en plusieurs endroits et tenu par la sangle d'un store attachée autour de la taille, un pull troué. Lorsqu'il faisait froid, il se mettait sur les épaules une couverture toute raide et un reste de manteau au rembourrage éventré, trouvé dans un conteneur métallique pour le recyclage des vêtements usagés. Lorsqu'il faisait chaud, il enlevait ses guenilles, ne gardant qu'un maillot de corps déchiré et trop petit, d'où saillaient les os de son bassin et ceux de ses épaules, ses côtes qui affleuraient sous sa peau luisante et sombre qui n'avait pas été lavée depuis dieu sait combien de temps.

Il ne se levait presque jamais de son grabat de cartons et de haillons. Jour et nuit, il écoutait un transistor d'où provenait une musique de plus en plus faible à mesure que la pile se déchargeait. Il l'avait trouvé dans une des corbeilles publiques où il allait toujours voir s'il n'y avait pas quelque chose qui pourrait lui servir.

C'est incroyable tout ce qu'on peut trouver dans les corbeilles, quand on fouille attentivement en plongeant bien jusqu'au fond les deux mains et les deux bras : des restes de nourriture mâchouillée et des os avec encore un peu de viande autour, des arêtes et des têtes de poissons, des croûtes de fromage, de la peau de poulet grillé, des peaux de bananes et d'oranges et parfois même des écorces de pastèques, des téléphones portables volés et puis jetés, des télécommandes hors d'usage, des fleurs pourries, du rouge et du baume à lèvres que les femmes jettent alors qu'il en reste un peu et qu'il est encore possible de détacher du stick et de manger en les étalant sur un morceau de pain rassis, des gants troués au bout des doigts, des bonnets en laine avec des traînées de tomate et d'huile dégoulinées de restes de pizza que l'on

peut se coller sur la tête dans les nuits les plus froides, du papier froissé et des paquets de cigarettes écrasés qu'on peut allumer, si on a en plus la chance de trouver par terre un de ces briquets jetables contenant encore un peu de gaz liquéfié.

Il gardait le transistor près de sa tête, sur le carton, écoutait cette musique qui venait d'on ne savait où.

Seul un pigeon s'approchait de lui et écoutait à son tour, immobile, attentif, cette petite voix qui chantait, jour et nuit, de plus en plus lointaine, de plus en plus faiblement, et alors le vieil homme couvrait son petit corps avec le bord de la couverture toute raide, car il commençait à faire froid.

Et puis la voix, peu à peu, disparut. Mais le vieil homme continuait à garder son transistor allumé, même si on n'entendait plus rien. Il l'écoutait pourtant, et le pigeon, immobile près de lui avec sa petite tête luisante et son petit œil rond et fixe, écoutait lui aussi cette musique qu'on n'entendait pas.

Le vieil homme ne parlait avec personne et il ne parlait même pas tout seul, comme beaucoup de clochards le font. Il parlait seulement la nuit, parfois, avec ce pigeon qui s'arrêtait près de son grabat de cartons et de haillons, à qui il laissait des miettes et les restes de ce qu'il mangeait. Même si le pigeon ne lui répondait pas. Ou, s'il lui répondait, il le faisait par de petits gazouillis que seul le vieil homme comprenait.

C'était un jeune pigeon qui arrivait d'une grande décharge de la banlieue, où des montagnes de déchets faisaient et macéraient à ciel ouvert. Il s'était réfugié là parce qu'un chasseur l'avait touché pendant un de ses longs vols. Des plombs lui avaient brisé une patte et blessé une aile que, tant bien que mal, il parvenait encore malgré tout à remuer quand il devait voler.

La décharge était pleine de toutes sortes d'animaux qui creusaient des tunnels dans ses entrailles et construisaient

des nids au milieu des ordures. Il n'y avait pas seulement des animaux terrestres et des oiseaux qui vivaient dans ce Pays et sur ce continent, mais aussi des animaux provenant de pays très lointains, dont on ne savait pas trop comment ils étaient arrivés là. Il n'y avait pas seulement les populations infinies de rats, petits et grands, mais également des chiens, des hérissons, des porcs-épics, des renards, des papillons aux mille couleurs, des armées de guêpes et de fourmis, des corneilles, des hérons, des moineaux, des chardonnerets, des pies, de grands oiseaux marins comme les goélands argentés, des oiseaux tropicaux portés par les vents ou échappés des cages qui se trouvent dans ces autres cages que sont les maisons, des rapaces diurnes et nocturnes comme les buses, les chouettes, les crécerelles, des serpents de toutes sortes et de toutes dimensions comme les couleuvres vert et jaune, qui chassaient les autres animaux dans les canaux de drainage de la décharge. Chacun se choisissait la zone la plus adaptée et la plus succulente, y creusait là sa tanière et y construisait son nid, chassait, conquérait son territoire et le défendait de la griffe et de la dent, agrandissait ses frontières, se mettait à la recherche d'un autre être de son espèce, s'accouplait, se reproduisait. Exactement comme dans la vie des hommes et des femmes qui vivaient dans la ville proche.

Mais le pigeon ne se trouvait pas bien avec les autres animaux de la décharge, de la même façon que le vieil homme ne se trouvait pas bien avec les autres êtres de son espèce dans les villes des hommes, pas plus qu'avec les autres clochards.

Alors parfois il s'éloignait, parcourait de longs trajets dans l'espace – car c'était un pigeon voyageur – et regardait en bas pour voir ce qu'il y avait dans le monde.

Et puis un jour, tandis qu'il passait de son vol bancal dans le ciel, son œil avait été attiré par une corolle bigarrée de sacs et de haillons tout autour d'un vieil homme couché sur un trottoir, comme mort.

Il avait ralenti son vol. Il était descendu. Il s'était posé à terre tout doucement, sur sa patte abîmée.

Il avait regardé le vieil homme qui semblait dormir, tournant deux ou trois fois la tête, l'œil rond.

Mais le vieil homme ne dormait pas.

Il avait entendu le léger bruit de ses ailes et il s'était alors retourné lui aussi pour regarder le pigeon.

Il s'était levé un peu sur son coude, avait farfouillé dans un sac en plastique plein de croûtes de pain sec qui tintaient comme des morceaux de bois.

Il en avait émietté une et l'avait laissée tomber près du pigeon.

Puis il avait refermé les yeux.

De ce jour-là, le pigeon l'avait élu son seul ami au monde.

Et il en avait été de même pour le vieil homme.

La vie du clochard est immobile et sans espoir. Le matin, il se réveille sur son carton humide de rosée, les cheveux raidies et trempés. Il regarde autour de lui et, pendant un moment, il ne se souvient même pas de qui il est, ne reconnaît pas les rues ni le monde qui peu à peu apparaissent devant ses yeux chassieux.

Il essaie de bouger ses jambes raidies par le froid et par l'humidité qui a pénétré ses os. Mais les jambes ne bougent pas, les articulations ne se plient pas. Il lui faut beaucoup de temps avant de parvenir à s'extirper de son grabat, au moins pour se tourner sur le côté et décoller un peu du trottoir son dos et sa tête, ou bien dans le meilleur des cas pour s'asseoir, le dos appuyé au mur. Ne parlons même pas de se mettre debout!

Il passe la nuit éveillé, à penser, s'il lui reste encore des pensées, ou bien, s'il n'en a plus, à ne penser à rien – ce qui vaut mieux –, rongant un croûton de pain dans le silence et

l'obscurité ou peut-être dormant un peu, s'il a la chance de s'engourdir et de perdre conscience à cause du froid.

La journée, par contre, n'en finit pas. Il reste presque toujours couché, parfois assis, bien qu'il n'y ait rien à voir qui l'intéresse. Si c'est un de ces clochards qui font la manche, alors il doit au moins tendre vainement vers les passants son gobelet de carton crasseux. Si c'est un de ceux qui vont manger des repas chauds dans les réfectoires, alors il doit se lever et se mettre à marcher, son carton sous le bras pour que les autres clochards ne le lui volent pas en son absence. Et puis il lui faut faire la tournée des corbeilles publiques pour voir si quelque chose a fini dedans qui n'y était pas la veille. Et puis il y a la recherche de nouveaux cartons pour remplacer ceux qui sont trop aplatis et trempés, l'inspection des conteneurs du tri sélectif, surtout ceux près des pizzérias et des restaurants dans lesquels on peut trouver des restes de nourriture et même, parfois, des bouteilles où clapotent encore des fonds de vin éventé, à emporter vers son grabat en les cachant sous le manteau pour les vider les unes après les autres dans la froideur de la nuit.

Le vieil homme restait toujours couché sur son carton, non seulement la nuit, mais la journée aussi. Parfois, cependant, on pouvait le voir debout, dans la rue, quand il marchait les yeux hagards, sans regarder personne, ses cheveux fouettés par le vent et la pluie, dont il ne se protégeait pas. Tenant sous le bras plusieurs couches de cartons qu'il récupérait devant les supermarchés, dans les zones de manutention des marchandises, car le temps se gâtait et il fallait se préparer à la fin de l'automne et à l'hiver.

Certains des autres clochards racontaient l'avoir vu cacher un étrange paquet qui ressemblait à un bout de manche avec quelque chose dedans. Une fois, ils avaient même tenté de le lui dérober dans son sommeil, sans succès. Ils avaient essayé une autre fois, quand le vieil homme avait été retrouvé

inanimé et comme mort par un groupe de bénévoles, puis emmené à l'hôpital en ambulance. Il était resté toute une semaine sans connaissance dans un lit, sous perfusion.

Ah, j'oubliais... Le vieil homme s'appelait Antonio, même si personne ne connaissait son nom. Quand ils parlaient de lui, les autres clochards l'appelaient simplement « le vieux fou ».

Mais c'est alors que se produit quelque chose d'incroyable.

Ces jours-là, tandis que le vieil homme était couché, immobile sous sa couverture dure comme de la tôle, au milieu de ses sacs en plastique éventrés et de ses haillons, passait de temps en temps devant son grabat une fille merveilleuse sortie d'on ne sait où.

Elle ne détournait pas le regard quand elle passait devant lui, ne le contournait pas, ne s'écartait pas en faisant un pas de côté sur le trottoir, comme tous les autres passants, pas même quand elle marchait face au vent et que lui arrivaient des bouffées de cette puanteur qui entoure le corps des clochards comme un nuage.

Elle était belle, elle avait de merveilleux yeux noirs et, bien qu'encore jeune fille, elle avait déjà de merveilleuses formes de femme.

Elle passait par là deux fois par jour, sans doute quand elle allait au travail et en revenait, voire plus souvent, et, lorsqu'elle le frôlait, marchant très droite à la façon des gymnastes et des enfants, elle tournait sa belle tête surmontée d'une abondante et brillante chevelure noire et elle le regardait longuement, tandis que lui restait couché sur son carton. Au début, il ne la voyait même pas.

Il ne levait pas les yeux pour la regarder. Il sentait seulement, de temps en temps, une bouffée de parfum qui passait

près de lui et de sa puanteur, mais il ne savait pas d'où elle émanait.

Il y avait énormément de monde qui passait à côté de son grabat, le jour, la nuit, énormément de lumières, celles des réverbères, des voitures qui roulaient vers on ne sait où. Le vieil homme les regardait défiler d'en bas, et ne les voyait pas.

Il ne voyait pas les autres et les autres ne le voyaient pas.

Cette fille, en revanche, le regardait. Parfois elle ralentissait même le pas afin de le voir plus longuement tandis qu'elle passait. Elle observait avec attention ses traits sous ce masque de crasse et de poussière, et son visage entouré de longs cheveux, aussi raides que ses haillons, et d'une longue barbe.

Tout d'abord elle se contentait de le regarder, mais de façon si intense qu'elle en pâlisait presque. Puis, dès qu'elle arrivait à bien distinguer son visage, sa belle bouche s'élargissait soudainement et elle lui souriait de ses lèvres, de ses yeux.

Elle souriait pour elle-même, ou peut-être pour qu'il voie qu'elle lui souriait. Même si lui, à l'inverse, ne la voyait pas.

Comment fait-on pour voir d'en bas ce qui bouge aussi haut, aussi loin ?

— Qui ça peut bien être cette fille merveilleuse ? » se disaient les autres clochards en la voyant de leur grabat quand elle passait et repassait près du vieil homme, et qu'elle ralentissait parfois, presque à s'arrêter pour pouvoir mieux le regarder, pour essayer de se faire voir de lui qui, en revanche, ne la voyait pas. « Et qui ça peut bien être ce vieux fou, pour attirer à ce point une fille merveilleuse ? »

Et puis, petit à petit, le vieil homme aussi commença à la voir.

Dire « la voir » est peut-être exagéré, parce que ses yeux perdus dans le vide ne suivaient pas les trajectoires des personnes et des choses. Mais, parfois, à l'instant même où elle était là, il se trouvait tourné sur le côté, et alors ses yeux qui regardaient dans cette direction sans voir, parvenaient